Il y a 90,000 hommes dans Paris. Le général de Cissey est établi de la gare de Montparnasse à l'école militaire, et achève de border la rive gauche de la Seine jusqu'aux Tuileries. Les généraux Douay et Vinoy enveloppent les Tuileries, le Louvre, la place Vendôme, pour se diriger ensuite sur l'Hôtel-de-Ville.

Le général Clinchant, maître de l'Opéra, de la gare St-Lazare et des Batignoles, vient d'enlever la barricade de Clichy. Il est ainsi au pied de Montmartre, que le général Lamirault vient de tourner avec deux divisions.

Le général Montaudon, suivant par le dehors le mouvement du général Lamirault, a pris Neuilly, Blois, Perret, Clichy et attaque St-Ouen. Il a pris 105 bouches à feu et une foule de prisonniers.

La résistance des insurgés cède peu à peu; tout fait espérer que si la lutte ne finit pas aujourd'hui, elle sera terminée demain au plus tard et pour longtemps.

Le nombre des prisonniers est déjà de 5 à 6,000, et sera le double d'ici demain; quant au nombre des morts et blessés, il est impossible de le fixer, mais il est considérable. L'armée, au contraire, n'a fait que des pertes très-peu sérieuses.

—

Versailles, 23 mai 5 h. 30.

Le chef du pouvoir exécutif aux préfets et sous-préfets, etc.

Le drapeau tricolore flotte sur la butte Montmartre et sur la gare du Nord. Ces positions décisives ont été enlevées par les corps des généraux Clinchant et Ladmirault. On a fait 2 à 3,000 prisonniers.

Le général Douai a pris l'église de la Trinité et marche sur la mairie de la rue Drouot

Les généraux de Cissey et Vinoy se portent sur l'Hôtel-de-Ville et les Tuileries.

Variétés

LE POMPIER DE NANTERRE

AUX PARISIENS

Ah! mes bons Parisiens, les amis, — les bons Parisiens, les malins, — le peuple le plus spirituel de la terre, vous êtes-vous assez moqués de moi dans le temps, — le temps jadis, — le bon temps où je couronnais des rosières que vous cherchiez à déccouronner!

M'avez-vous assez mis en chansons, moi, ma femme et mon fils-se (pour rimer avec exercis-se)! M'avez-vous assez mis en caricature!

Avouez que l'occasion serait bonne, et le moment bien choisi pour vous rendre la pareille et nous en aller fredonnant par nos rues :

Quand les Parisiens vont à la bonch'rie,
Pleins d'un noble ardeur, faut les admirer...

Eh bien, non, le pompier de Nanterre n'a pas de fiel, d'abord parce qu'en le blaguant, le Parisien n'avait pas de malice; et puis, parce que, quand même, ce qui se passe à Paris n'est pas drôle et ne prête pas à la plaisanterie.

Il n'y a qu'un individu qui puisse trouver cela drôle, et qui s'en tord de rire, et qui s'en bat les flancs, et qui s'en désopile la rate, c'est le Prussien, c'est l'ennemi, c'est Bismark.

Ah! celui-là, par exemple, il s'en donne des bosses de plaisir et des soûlées de gaieté, quand il vous entend tirer le canon les uns contre les autres! Il faut les voir, depuis Saint-Denis jusqu'à Sannois, se dressant sur les grosses pointes de leurs grands pieds pour voir mieux et de plus loin la fumée des canonnades et des fusillades qui tuent des Français tout autour de Paris!

Car, vous avez peut-être oublié cela, Parisiens que vous êtes, occupés que vous êtes à vous entre-massacrer : il y a tout autour de votre ville, que vous ruinez, que vous ensanglantez, des Prussiens! — de ces gens qui ont assassiné vos frères, vos mères, vos sœurs, vos enfants, qui ont pillé vos maisons, incendié, volé, violé, de ville en ville de bourgade en bourgade, de ferme en ferme dans quarante-huit départements de la France; — et ces gens-là, chaque coup de canon que vous tirez est pour eux une joie, et ils tiennent leurs grosses panses à force de rire à chaque incendie que vos obus allument dans et autour de Paris.

Ah! que vous étiez beaux, que vous étiez admirables, pendant le siége, — les hommes aux remparts ou aux avant-postes, les femmes faisant la queue aux portes des boucheries et des boulangeries, — supportant sans murmurer, en souriant, en chantant, toutes les horreurs d'un siége sans précédent!

L'Europe vous admirait. Et après, quand, hélas! il a fallu se rendre, — car vous mouriez de faim, pauvres héros qui aviez tout fait pour mourir autrement, — car votre mort était glorieuse pour le pays et sauvait Paris et la France! — quand il a fallu traiter, capituler, subir la loi odieuse du vainqueur insolent et brutal, que vous avez été beaux encore!

Brisés mais non abattus, vous n'aviez qu'un cri : Vengeance! Revanche!

Et l'Europe encore vous admirait, et chacun se disait : La revanche sera terrible!

Hélas! y pensez-vous encore? Et que sont devenus tous ces grands et beaux et nobles projets?

Est ce la revanche que vous poursuivez? Est-ce la France que vous vengez en vous entr'égorgeant bêtement, sauvagement, pour la plus grande joie de voleurs de pendules qui viennent vous voir massacrer comme les Romains allaient voir les esclaves s'entretuer dans les arènes.

Et au lieu qu'ils payent leur place à ce spectacle qui leur réjouit tant le cœur, c'est vous qui la payez, et grassement; et vous les nourrissez, et vous les entretenez, et ils boivent votre vin, mangent vos côtelettes et caressent vos femmes pendant que vous vous exercez à mourir avec grâce pour les amuser!

Êtes vous assez bêtes, et n'aurais-je pas le droit, encore une fois, de venir me gausser de vous à mon tour et de chanter, pour vous blaguer ce que vous chantiez si joyeusement naguère :

Zim laï la, zim laï la,
Quels beaux militaires!

Mais non, encore une fois aussi! le Pompier de Nanterre est pompier avant tout, et quand il voit un incendie, il y court, sans songer à ce qu'a pu dire, faire, penser ou chanter celui dont la maison brûle; — il y court avec un seul désir, un seul but, éteindre le feu, dût-il y laisser sa défroque et sa peau.

Or, je crois que vous brûlez aussi gentiment depuis un mois, et qu'il est bien temps que cela finisse et qu'on éteigne le feu, n'importe comment, sous peine de ne plus trouver à la place de ce Paris, qui était l'orgueil de la France et la perle du monde, que des ruines, des cendres, de la honte et des cadavres.

Si vous brûlez, je me le demande. Vous brûlez bien plus que vous ne croyez! Vous brûlez par tous les bouts à la fois, et au dedans et au dehors, et par devant et par derrière. C'est à ne plus savoir bientôt comment et par où s'y prendre pour vous éteindre.

Et, ce qui est pis encore, vous ne savez pas comment et pourquoi vous brûlez.

Or, laissez-vous dire cela par un pompier qui connaît son affaire et qui sait à quoi s'en tenir en fait d'incendies.

Il y a différentes espèces de feux.

Il y a le feu qui purifie.

Il y a le feu qui anéantit, mine et déshonore.

Il y a le feu qu'on allume avec un flambeau, et le feu qu'on allume avec une torche.

Il y a l'étincelle qui fait renaître le phénix et le tison qui consume Sardanapale.

De quel feu croyez-vous brûler?

Voyez d'abord qui l'a allumé :

Il y a par le monde une société occulte, une société mystérieuse dont la tête n'est nulle part et dont la main est partout.

Ce ne sont pas les francs-maçons qui se dévouaient si généreusement l'autre jour pour tâcher d'apaiser vos discordes;

Ce ne sont pas les jésuites que vous persécutez niaisement et qui n'en peuvent, mais;

C'est l'Internationale.

Vous avez entendu parler de cela et vous ne savez pas ce que c'est.

Eh bien, je vais vous le dire.

L'Internationale, c'est une conspiration organisée, systématiquement et régulièrement organisée, contre l'industrie française.

L'industrie française était la reine des industries du monde.

L'Allemand pouvait faire des canons qui portent à douze mille mètres; l'Anglais pouvait faire des navires qui portent l'opium et les Bibles à tous les bouts du monde; aucun pays, aucun peuple ne pouvait rivaliser avec l'industrie française, car la France avait deux choses que jamais peuple au monde ne pourra lui enlever, ni lui contester : c'est l'esprit et le goût.

En littérature, vous serez toujours les maîtres, parce que vous avez l'esprit. En industrie, personne ne peut lutter avec vous, parce que vous avez le goût.

L'étranger aura beau mettre sur pied des armées d'un million d'hommes; il aura beau brûler des villes et ravager des campagnes, ce n'est pas cela qui lui donnera du goût et de l'esprit.

Mille régiments de uhlans ne font pas naître un Victor Hugo.

Mille canons Krupp ne produiront jamais un de ces bibelots gracieux, qu'on appelle « l'article-Paris. »

Or, ce que l'étranger tenait à détruire en France, ce n'était pas la puissance militaire. Il savait, hélas! trop bien que, grâce à ces messieurs de l'empire, cette puissance, depuis longtemps, n'existait plus que sur le papier et dans les souvenirs.

Ce qu'il tenait à détruire, c'était l'esprit français, le goût français, l'industrie française.

Je me trompe : il tenait moins à la détruire, qu'à la confisquer. Comme l'a dit Victor Hugo, dont je parlais tout à l'heure : quand on veut museler l'esprit, il se fait lumière, et on ne musèle pas la lumière; quand on veut l'éteindre, il se fait parole, et on n'éteint pas la parole.

Il voulait donc la confisquer à son profit.

Or, pour cela, il n'y avait ni krupps, ni uhlans, ni moyens psychologiques qui tinssent. On se bat, on est plus fort ou plus faible, on est trahi ou mal servi, vainqueur ou vaincu. C'est une question de deuils à déplorer et de milliards à acquitter. Puis, on se remet au travail en attendant la revanche, et, avec du cœur, de la bonne volonté et du dévouement, après quelques années, il n'y paraît plus, et la France redevient plus grande, plus prospère, plus puissante, plus glorieuse que jamais. C'est le phénix qui renaît. C'est le feu qui purifie.

Franchement, soit dit en passant, — et nous pouvons nous dire de ces dures vérités-là, entre amis, — nous en avions un peu besoin de ce feu-là. Nous en avons eu, peut-être, un peu plus qu'il n'en fallait. La leçon avait été rude, trop rude, beaucoup trop rude; mais enfin, elle était donnée, et vous ne demandiez pas mieux que d'en profiter, quand s'est déclaré l'autre incendie, quand s'est allumé l'autre feu, celui qui vous brûle en ce moment et qui ne laisse pas de cendres d'où l'on puisse renaître; — le feu que je voudrais me consacrer à éteindre.

L'étranger s'est dit : Paris est désarmé mais non vaincu. On a traité au nom de Paris, mais Paris ne s'est pas rendu. Paris est plein d'impatience, de colère, d'indignation qui vont se tourner contre moi, terribles et inévitables. Paris n'a qu'un désir, qu'un vœu, qu'une pensée : se refaire et se venger. Si nous laissons ce vœu s'accomplir, cette pensée se réaliser, nous sommes perdus.

Et, habile comme il l'est, perfide comme il l'est, il a mis la torche aux mains de l'incendiaire et il a dit à l'Internationale :

— Vas, tu as déjà réussi à démoraliser l'armée; achève ton œuvre, détruis l'industrie française.

Et l'Internationale, dont on avait vu la main dans toutes les grèves qui ont désolé, bien avant la guerre, nos industries; l'Internationale, qui reçoit des subsides de Londres, de Berlin, de Bruxelles, de Vienne pour pousser nos artisans à déserter leurs métiers pour émigrer à l'étranger, l'Internationale a dit au Prussien :

— Topé! je fais ton affaire.

Et elle a pris la torche et allumé l'incendie, et la guerre civile a éclaté. La guerre civile, entendez-vous bien, Parisiens, mes amis? La guerre civile succédant à une invasion de sept mois! La peste après le choléra!

Si on vous avait dit, il y a trois mois : « La France, mutilée, décimée, sanglante, ruinée, n'a pas assez payé encore la peine de dix-neuf ans d'empire. Le ciel vengeur va lui envoyer la grêle, qui détruira ses récoltes et ses vendanges, et le choléra, qui moissonnera ses familles! »

Vous auriez dit : « C'est trop! » Or, ce n'est rien à côté de la guerre civile.

Les calamités fatales, inévitables, — la défaite, la ruine, l'épidémie — attirent autour d'une nation des sympathies en raison directe de ses souffrances. Vous avez vu, après le siége de Paris, tous les peuples vous envoyer des secours, des vivres, de l'argent, tous les banquiers se coaliser pour vous avancer l'indemnité exigée par les Prussiens. La guerre civile écarte tout intérêt, toute amitié, toute sympathie. C'est la mort autour de la mort.

La guerre civile!

Voyez donc ce qu'elle a fait de vous!

Songez donc à ce que vous étiez, il y a trois mois, et voyez ce que vous êtes aujourd'hui!

Après ce long et cruel siége qui avait fermé toutes les usines, tous les ateliers, épuisé toutes les ressources, l'industrie, comme un torrent quelque temps contenu par une digue accidentelle, reprenait son élan rapide, impétueux, irrésistible. Les commandes, trop longtemps suspendues, affluaient de toutes parts. Le travail recommençait partout plus actif, presque plus confiant. Le monde tout entier avait besoin de Paris, plus peut-être que Paris n'avait besoin du monde, et le monde entier affluait vers Paris, apportant le travail, le bien-être et la prospérité.

Vous aviez déposé le fusil, outil glorieux mais impuissant, provisoirement inutile, — pour reprendre l'outil du travailleur, non moins glorieux, mais toujours utile et puissant. Au lieu de trente sous par jour que vous allouait l'Etat, à titre de secours ou d'indemnité, vous alliez toucher de bons et francs salaires, juste prix d'un honnête travail. La gêne, trop longtemps assise au foyer désolé, allait disparaître. La femme souriait, les enfants étaient joyeux à l'idée de reprendre le chemin de l'école, en attendant l'apprentissage.

Et vous comptiez déjà, après la première semaine payée, combien vous mettriez en réserve pour acheter une robe à la femme, de solides souliers aux enfants, en attendant de retirer la montre d'argent mise au clou pendant le siége....

Voilà ce que vous alliez faire! »

Et voyez ce que vous faites!

Au lieu de l'atelier, la fusillade! Au lieu de travailler, tuer!... tuer!

Et qui? grands dieux! des Français, des compatriotes, des frères!

La femme pleure en cachette; les enfants sont à la rue, cherchant à ramasser un morceau de pain dans ces industries oisives qui sont l'hypocrisie de la mendicité. Le deuil est dans la maison, et quand vous rentrez, — si vous rentrez, — quelles désolantes embrassades.

Et quand vous ne rentrez pas?...

Et pendant ce temps-là, que fait l'étranger, l'ennemi, le Prussien?

Parce que vous supprimez tout travail, toute production, croyez-vous que le monde, vos clients, vos consommateurs, n'achètent pas, ne consomment pas?

Si, mais ils se fournissent ailleurs.

Et comme l'Internationale ne travaille pas au profit du Prussien seul, comme elle a des patrons et des affiliés un peu partout, de tous côtés, on se partage les dépouilles de cette industrie que vous laissez mourir, improductive et déchue.

L'Allemagne a pris la soierie.

L'Angleterre la chapellerie et les modes.

La Belgique fabrique les fleurs qu'elle vous achetait naguère.

Vienne escamote votre clientèle de quincailliers.

C'est une crèche dans laquelle vous êtes le gibier inconscient et volontaire, et après laquelle il vous reste quoi?

Des bulletins signés en clair par des étrangers vous complimente, parce que vous avez bravement massacré des Français ou que des Français vous ont bravement massacrés.

Si on vous avait dit cela, Parisiens, mes amis; — si on vous avait dit qu'un jour viendrait où des étrangers vous feraient quitter votre femme, vos enfants, votre travail, pour aller tuer des Français, au profit de l'étranger qui vous raille, vous exploite et vous méprise, auriez-vous trouvé dans votre maison de santé, un cabanon assez solide pour enfermer l'aliéné capable d'une supposition aussi extravagante, sotte, aussi déshonorante?

Or, cette extravagance, cette sottise, cette monstruosité, c'est ce que vous faites, c'est ce qui existe.

Le fou, c'est vous.

Ah! oui, vous êtes fous! — vous êtes pis que cela : vous êtes dupes! Dupes, vous, Parisiens, vous les malins! Et, pendant qu'on vous met sur la paille et que vous vous massacrez, on se moque de vous en vous dépouillant!

Comprenez-vous cela, vous le peuple le plus spirituel de la terre, vous les blagueurs, les raffinés? On se moque de vous! On fait des calembours en allemand sur vos morts, sur vos misères, sur votre sottise!

Et, comme compensation, qu'avez-vous?

Nous avons passé ensemble, tout à l'heure, en revue, ce que vous auriez dû et voulu faire et ce que vous faites. — où vous deviez aller et où l'on vous mène.

Voulez-vous que nous comptions maintenant ce que vous avez gagné et que nous calculions ce qui vous a été en échange?

Certes, on vous fait de belles promesses. On vous dit que la colonne Vendôme sera démolie, ce qui fait que quand vous irez en Allemagne et, que vous verrez les trophées élevés par les Prussiens pour éternaliser le souvenir de votre défaite, vous ne pourrez plus dire : « Et nous aussi nous en avons! »

On démolira la colonne faite avec les canons que nos pères ont pris en les rougissant de leur sang.

Et puis?

On a fermé les églises, chassé des ambulances les prêtres et les religieuses.

Et puis?

On se déshabitue de regarder la colonne; on se déshabitue d'aller à la messe; mais on ne se déshabitue pas de travailler, parce que le travail c'est la vie, c'est le pain des enfants, c'est le pain de la femme, c'est la poire pour la soif dans les vieux jours. Et ce que ces étrangers vous font faire maintenant, c'est précisément cela : vous vous déshabituez du travail.

Vous ne travaillez plus, et ce sont eux qui servent vos clients, et qui vous fermeront sans retour, si vous n'y prenez garde, ces marchés du dehors où vos produits étaient tant recherchés.

Voilà, Parisiens, mes amis, ce que vous ne voyez pas, ce que nous ne savez pas, ce qu'on voudrait vous faire perdre de vue. Voilà où le feu vous brûle, voilà où il faut porter secours si on veut éteindre l'incendie.

Porter secours? Rien n'est plus simple.

Il suffit de vous dire : Voyez! voilà l'ennemi! voilà le danger! voilà la ruine!

Aux ateliers, amis. Le travail, c'est le salut, c'est la vie, c'est la liberté.

Enfin! pour en finir;

Car il faut bien finir, chers Parisiens,

Si je ne finissais pas, vous me traiteriez de blagueur, et vous auriez raison;

Laissez-moi vous exprimer carrément mes sentiments :

Par un effort suprême... épique,
Crions aux Germains, nos vainqueurs,
VIVE A JAMAIS LA RÉPUBLIQUE!
A vous... des rois, des empereurs;
Enivrez-vous dans votre gloire,
Esclaves d'une majesté,
Allez... chantez votre victoire...
Vos vaincus ont... LA LIBERTÉ!!!...

LE POMPIER DE NANTERRE,
Qui n'est pas fumiste.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 23 MAI 1871.

— 41 —

LE

DERNIER IRLANDAIS

PAR

ELIE BERTHET

XI

L'INSURRECTION.

(SUITE)

Richard pénétra lui-même un des premiers dans l'enceinte de Stone-House. Il sentait la nécessité de sa présence pour prévenir des excès auxquels les paddies n'étaient que trop disposés. D'ailleurs, il désirait veiller sur miss Avondale et peut-être avait-il des projets particuliers à l'égard de sir Georges. Aussi, après avoir donné mission à quelques insurgés de poursuivre les constables et de les désarmer, fit-il ses dispositions pour occuper sans retard l'habitation qui s'élevait à l'extrémité de l'avenue.

Avant tout, il essaya de mettre un peu d'ordre dans sa troupe indisciplinée, car les domestiques de Stone-House étaient nombreux, et, animés par lord Avondale ou par son odieux parent, ils pouvaient tenter une résistance désespérée. Il forma un corps des hommes les plus résolus et les mieux armés, en rejetant le fretin de la révolte à l'arrière-garde; puis il plaça au milieu de ce bataillon d'élite le drapeau irlandais, et, prenant lui-même le commandement, il se prépara à marcher.

Comme il achevait ces dispositions, John Morris, dont les traits bouleversés exprimaient encore un véritable égarement, s'approcha de lui.

— Milord, dit le maître d'école d'une voix étouffée, si vous avez une arme et un poste périlleux à me confier, comptez sur moi... Je mourrai sans regret pour la cause que vous défendez. — Et qui êtes-vous, l'ami? demanda distraitement Richard. — Je suis John Morris, milord. — Le chef des repealers de Neath! interrompit O'Byrne avec empressement. J'ai entendu parler de vous, monsieur Morris, et je sais que votre conversion sera d'un excellent exemple dans le pays. Soyez le bienvenu parmi nous... Vous avez donc enfin compris que Daniel O'Connell nous trompait avec ses subtilités légales, et... — Que sais-je, milord? répliqua John d'un air sombre. A vrai dire, je songe moins en ce moment à la cause de l'Irlande qu'à celle de miss O'Byrne, votre malheureuse sœur.

Richard le regarda fixement.

— Il suffit, monsieur Morris, dit-il avec un peu de froideur; restez près de moi, c'est le poste le plus périlleux, s'il y a du péril, et quant à une arme, prenez celle-ci.

Il lui tendit un de ses pistolets, que Morris saisit avec empressement et qu'il agita au-dessus de sa tête en s'écriant :

— Sir Georges! sir Georges! on es-tu maintenant?... Où trouverais-je l'exécrable sir Georges Clinton?

Il courait déjà comme un fou vers la maison, quand Richard le retint d'une main rigoureuse.

— Quoi! dit-il à voix basse, vous savez combien j'ai été outragé par cet homme abominable, et vous croyez que je laisserai à un autre le soin de me venger? Ne le touchez pas, monsieur, il m'appartient, à moi seul... De quel droit vous immiscez-vous dans ma querelle?

Morris, qui avait cédé à un accès de délire, sembla rappelé à lui-même par ces fermes paroles; il regarda le frère de Julia d'un air de confusion; son visage pâle exprimait tant de tristesse et de souffrance, que l'étreinte convulsive de Richard diminua peu à peu jusqu'à devenir une pression caressante.

— Pauvre jeune homme! murmura-t-il.

Puis, l'invitant du geste à se confondre dans les rangs, il donna l'ordre d'avancer.

A mesure que l'on approchait, il était plus facile de reconnaître que personne ne songeait à défendre la magnifique demeure de lord Avondale. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes; aucun domestique ne se montrait dans le vestibule, encombré habituellement de ces fainéants galonnés que la morgue britannique étale avec tant de faste. Cependant, arrivé à la cour soigneusement sablée qui précédait l'habitation, Richard fit faire halte et préparer les armes; lui-même garda l'entrée principale avec le gros de la troupe, tandis que d'autres bandes s'élançaient dans les parterres et les boulingrins pour cerner le bâtiment.

Malgré le bruit occasionné par ces mouvements tumultueux, rien ne bougeait dans l'intérieur : il semblait que la maison fut abandonnée. Mais au moment où des cris annoncèrent qu'elle était complétement investie, deux hommes parurent sous le péristyle; ils agitèrent leur chapeau avec empressement et poussèrent des hourras en faveur de la cause irlandaise, comme pour inviter les conjurés à approcher.

— Och! c'est ce grand coquin de Clarence! s'écria Tom Irwing tout ébahi, c'est le valet de chambre favori de milord... Je me serais attendu à entendre le diable chanter les louanges de saint Kevin avant d'entendre sortir de sa bouche un hourra pour la vieille Irlande. Il n'était pas bon pour tout le monde!

— Et l'autre, ajouta un paddy, c'est Tyler, ce maudit gratte-papier, à figure de parchemin, qui a griffonné tant de warrants et de mandats contre les malheureux... Il est plus méchant cent fois que le bailli Jameson lui-même... Défions-nous, il doit y avoir un piége là-dessous.

Ces gens simples, en effet, ne pouvaient comprendre que les deux favoris du comte Avondale fussent les premiers à accueillir ses ennemis; tant de bassesse leur paraissait incroyable. Richard, en dépit des avertissements qu'on lui donnait, s'avança seul, son épée à la main, vers ces deux hommes qui pouvaient lui fournir des renseignements précieux. Il fut reçu avec tous les signes de la plus humble soumission, du respect le plus servile.

(La suite à un prochain numéro.)

AVIS

aux gardes nationaux, tailleurs et confectionneurs.

DÉPOT DE TISSUS

pour vareuse et pantalon d'uniforme
rue Saint-Georges, n° 4 et 6, Paris

Etoffe vareuse	à	4 5
Drap bleu mat.	à	6 fr. 90
Drap castorine bleu		8 fr. 90
Drap castorine bleu supérieur		10 fr. 75
Drap castorine extra fin		15 fr. 419